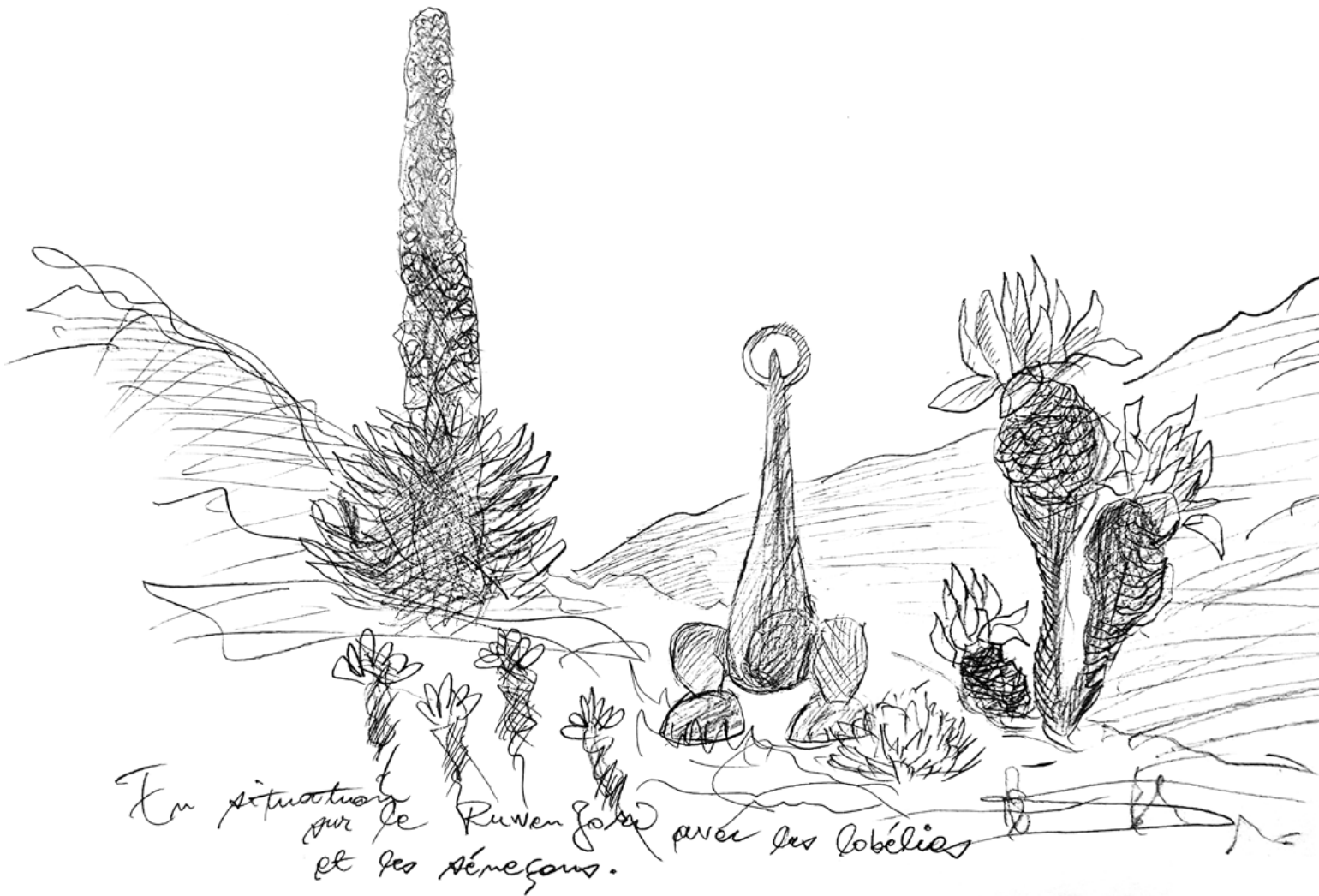




Sinzo Aanza

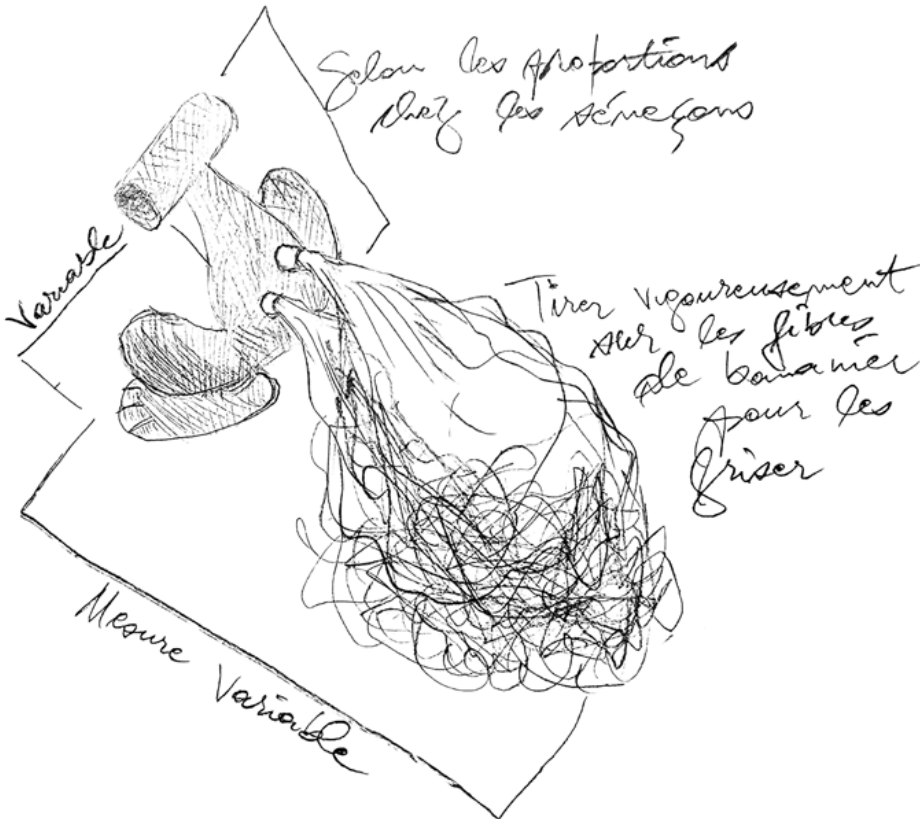
Une archéologie de la nuit

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris
+ 33 (0)1 46 33 13 13
contact@imanefares.com
www.imanefares.com

Sinzo Aanza

Une archéologie de la nuit



Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris
+ 33 (0)1 46 33 13 13
contact@imanefares.com
www.imanefares.com

Cette exposition rassemble trois des plus récents projets de Sinzo Aanza qui explorent des zones obscures de l’histoire, ces moments où un monde bascule, où les structures politiques, symboliques et matérielles se transforment au point de devenir presque illisibles. *Une archéologie de la nuit* propose d’examiner ces ruptures non pas à partir de leurs récits officiels, mais à travers les traces qu’elles ont laissées dans les objets, les cosmologies, la psyché et les gestes.

La figure de Kalisya apparaît à travers les sculptures de la série *Kalisya, les mille visages* comme l’esprit paradoxal de la modernité technologique : une déesse née dans les cosmologies du Kivu mais désormais disséminée dans les circuits matériels d’un monde hyperconnecté.

La Carte du Ciel de Mbwila au 29 octobre 1665 revisite la bataille de 1665 entre les royaumes du Kongo et du Portugal comme un moment de basculement cosmologique, où la fin d’un ordre politique local inaugure une modernité globale déjà corrompue et fracturée.

Enfin, avec la série *Le piédestal est un pot de fleurs* l’artiste interroge l’histoire des musées et des monuments, révélant comment la beauté des objets exposés demeure liée aux dynamiques de conquête, d’appropriation, de savoir colonial et de satisfaction.

Cheveux, minerais, textiles, têtes, objets déplacés, les œuvres agissent comme des fragments exhumés d’une histoire partiellement enfouie. Ensemble, elles proposent une fouille symbolique de notre temps, révélant les couches invisibles qui relient cosmologies anciennes, catastrophes historiques et infrastructures contemporaines. Cette exposition est une tentative de lire la nuit du monde, non comme un vide, mais comme une archive.

Sinzo Aanza et la galerie Imane Farès ont invité l’auteur Karim Kattan pour un texte libre.

Dit des déesses pour Sinzo		
La première dit : J’ai dessiné les courbes, tracé les contours, j’ai, dans le néant, imaginé géométries cassées pour ce monde. J’ai cartographié le ciel avec mes étoffes, et l’ai parsemé d’étoiles, de fleurs, de chevelures afin que vous sachiez votre histoire, qui est la mienne, mon insurrection, ma sauvagerie, qui a créé ce monde, ce fleuve, cette vie ici, votre monde, votre fleuve, votre vie ici.	abîmes, la nuit, éternelle matière première, mon visage, ma chevelure se reflètent dans ses fleuves et ses sonorités, dans chaque arbre et chaque sommeil, la nuit, matière rare, matière première, afin que vous vous échappiez mieux, car je vous ai donné ma nuit sauvage et l’échappée : ceci est mon cadeau, ceci est mon arme.	Et aussitôt après, le « oui » a surgi, mot-sœur de l’autre mot, astres jumeaux.
La deuxième, qui est la première, dit : Je vous ai donné, pour la mort, les clefs de vos renaissances. Dans mon arrière-cour, il y a le souvenir d’un olivier, cet olivier est vaste comme le monde, solide comme la planète que je vous offre, et quand vous l’arrachez, il subsiste, il est sa propre insurrection, il est, sauvage, dans mon arrière-cour, la clef pour l’insurrection, pour l’énergie qui circule de moi à vous et à nouveau à moi, qui ai dessiné la géométrie et les étoiles pour votre abondance.	La cinquième, qui est la quatrième, dit : J’ai tissé dans le ciel mes chevelures, une carte du futur, qui est une carte du présent, j’ai tissé dans le ciel les temps et je vous ai promis que vos vases auront des formes impossibles, seront des géographies libres, je vous ai donné mes chevelures afin que vous soyez naissance, mort et liberté, que vos vases contiennent toutes vos multitudes.	La déesse dit : Primitif est votre nom, barbare votre droit, sauvage, sauvage, moi, votre déesse sauvage comme ma planète et mon abîme, je vous ai donné le cadeau, car barbare est le nom de la liberté qui est la vie qui est mon nom, mon droit, votre possibilité.
La troisième, qui est la deuxième, dit : Moi, j’ai créé le bruissement des feuilles quand il n’y a plus de feuillage, le chant d’oiseaux sans oiseaux, j’ai donné à votre ciel de nuit les indices du passé et du futur et aux astres leur musique afin que vous observiez et sachiez où vous êtes, ce qu’on vous a retiré et où vous allez, afin que vous sachiez qui sont vos ennemis et comment vaincre l’ennemi, l’ennemi est vaincu par la vie seule, la vie qui est mon droit et mon nom.	La sixième, qui est la cinquième, dit : Et l’apprentissage des plaisirs, je vous le donne. C’est quand vous dites : « non. » Non à la lune, non au soleil, non à l’air, non aux heures de la nuit et à celles du jour, non aux étoiles, à l’eau qui coule, à celle qui fuit, celle qui stagne, aux cendres et aux os, non aux lignes droites et non aux courbes, non à ce qu’on vous a pris et non à ce qu’on vous laisse, c’est quand vous dites non, non, non, alors c’est l’apprentissage des plaisirs qui est celui de la liberté, l’autre nom de la vie et qui est mon droit et mon nom.	La déesse dit : Je suis venue m’asseoir pour contempler les créatures. Je me suis assise. Je n’ai rien dit. J’ai observé chaque créature entrer dans sa procession. Je regarde le ciel, l’horizon, la terre, je regarde les bêtes, les vives et les mortes, et parmi elles, je vous regarde, vous, je vous regarde, tous ceux qui vivent et vos innombrables légions de morts, car votre race est faite des morts bien plus que des vivantes ; je regarde tout, tout, entier, je regarde l’air et l’eau, le feu, le cortège des atomes et examine les molécules, je suis l’abîme, l’abîme, je suis là, je regarde : si vous écoutez attentivement, si vous observez mon abîme couleur de sombre, vous me verrez et me reconnaîtrez, moi, encombrée de toutes mes créations, moi, ensauvagée, rétive, moi, le cœur obscur de votre liberté.
La quatrième, qui est la troisième, dit : J’ai regardé le cercle de lumière qui naît, se soulève, tourne, puis s’évapore, et je lui ai dit : « attends. » Ainsi ai-je convoqué la nuit, qui est proche de mes	La déesse, c’est-à-dire toutes les déesses, dit : J’ai créé pour vous le « non », avant même le « oui », le « non » avant, avant, tout l’avant, je l’ai imaginé quand les choses se préparaient encore à être choses. J’ai ouvert mes mille bouches et dans le néant j’ai dit, murmuré, hurlé, chanté : « non. »	Toutes disent : Je vous ai fait convulser en miracles et prophéties, je vous ai donné mes chevelures, oracles, sauvagerie, afin que votre parole, vos actes, votre histoire, afin que je, que vous, afin que je, vous soyez entière, entière, liberté.

This exhibition brings together three of Sinzo Aanza’s most recent projects, which explore obscure corners of history—moments when a world shifts, when political, symbolic, and material structures are transformed to the point of becoming almost unrecognizable. *Une archéologie de la nuit* (*An Archaeology of the Night*) examines these ruptures not through their official narratives, but through the traces they have left on objects, cosmologies, the psyche and gestures.

The figure of Kalisya appears through the sculptures of the series *Kalisya, the Thousand Faces*, like the paradoxical spirit of technological modernity: a goddess born in the cosmologies of Kivu, yet now scattered throughout the material circuits of a hyperconnected world.

The Sky Map of Mbwila on 29 October 1665 revisits the 1665 battle between the kingdoms of Kongo and Portugal as a moment of cosmological upheaval, where the end of a local political order ushers in a global modernity that is already corrupt and fractured.

Finally, with the series *The Pedestal is a Flowerpot*, the artist questions the history of museums and monuments, revealing how the beauty of the objects on display remains linked to the dynamics of conquest, appropriation, colonial knowledge and possession.

Hair, minerals, textiles, heads, displaced objects—the works act as fragments unearthed from a partially buried history. Together, they offer a symbolic excavation of our time, revealing the invisible layers that connect ancient cosmologies, historical catastrophes, and contemporary infrastructures. This exhibition is an attempt to read the night of the world—not as a void, but as an archive.

Sinzo Aanza and the Imane Farès gallery invited the author Karim Kattan for a free writing piece.
Translated from French.

Of goddesses for Sinzo

The first goddess said:
Out of nothingness, I drew the curves, traced the contours, I imagined broken geometries for this world. I mapped the sky with my fabrics and sprinkled it with stars, flowers, and my hair so that you would know your history, which is mine, my rebellion, my savagery, which created this world, this river, this life here, your world, your river, your life here.

The second goddess, who is the first, said:
As for death, I have handed you the keys to your rebirths. In my courtyard, there is the memory of an olive tree, this olive tree is as vast as the world, as solid as the planet I gave you, and when you uproot it, it remains. It is its own insurrection, it is, in my courtyard the wild key to insurrection, to the energy that flows from me to you and back to me, I who drew the geometry and the stars so that you may be abundant.

The third goddess, who is the second, said:
I made the rustling of leaves when there is no foliage, the song of birds without birds, I gave your night sky clues of the past and the future and gave to the stars their music so that you may observe and know where you are, what has been taken from you and where you are going, so that you may know who your enemies are and how to defeat your enemies, they are defeated by life alone, life which is my right and my name.

The fourth goddess, who is the third, said:
I looked at the circle of light that is born, rises, turns, then evaporates, and I ordered it: “Wait.” Thus I summoned the night, which is close to my abysses, the night, this eternal raw material, my face, my hair reflected in its rivers and sounds, in every

tree and every slumber, the night, this rare and raw material.
So that you may escape more freely, I have given you this wild night and have given you the escape: this is my gift, this, my weapon.

The fifth goddess, who is the fourth, said:
I have woven my hair in the sky, a map of the future, which is a map of the present, I have woven time in the sky and I have promised you that your vases will have impossible shapes, will be liberated geographies, I gave you my hair so that you may become birth, death, and freedom, so that your vases may contain all your multitudes.

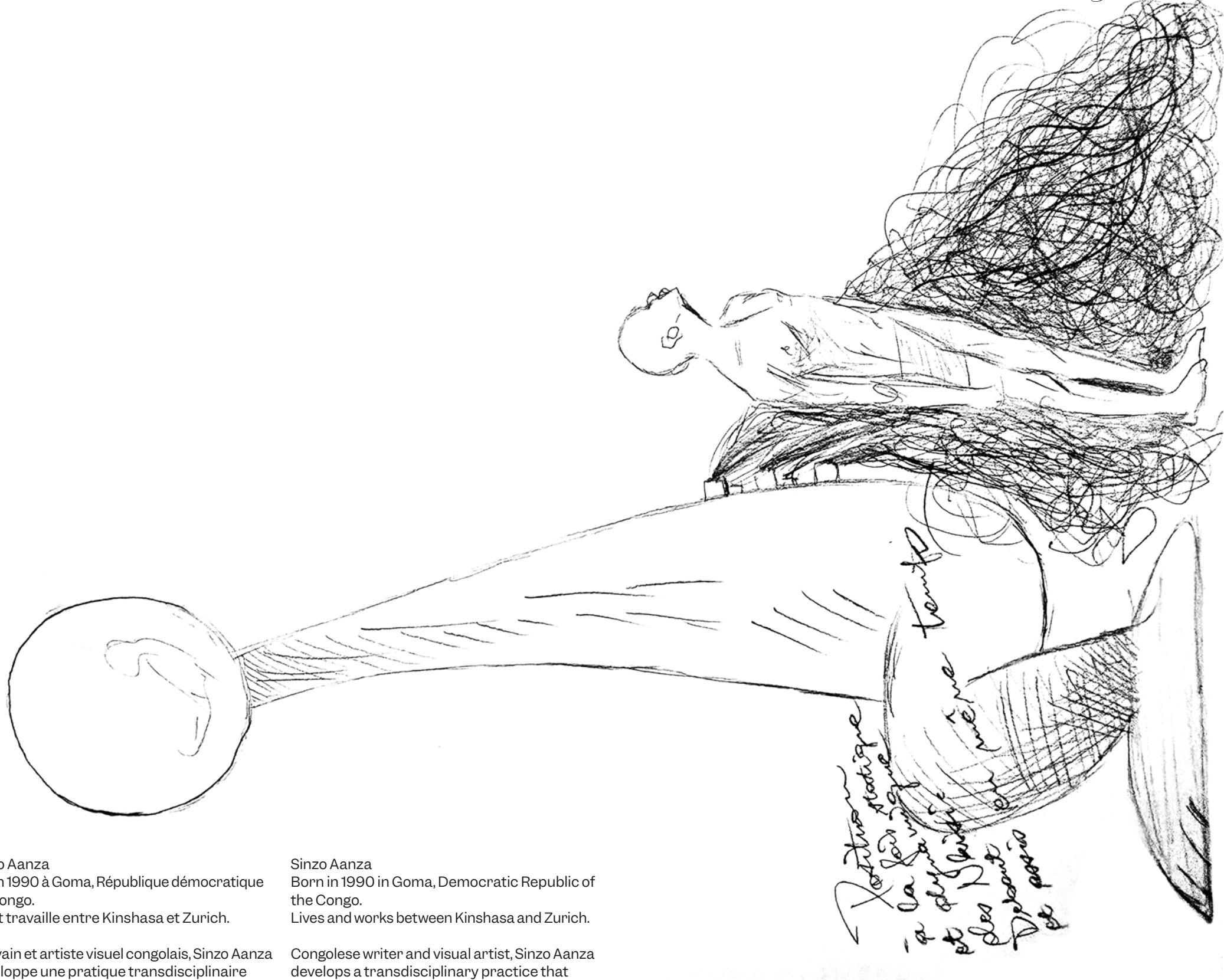
The sixth goddess, who is the fifth, said:
And I give to you the learning of pleasures. It is when you say: “No.” No to the moon, no to the sun, no to the air, no to the hours of the night and those of the day, no to the stars, to the water that flows, to that which flees, that which stagnates, to the ashes and bones, no to straight lines and no to curves, no to what has been taken from you and no to what is left to you.
It is when you say no, no, no: then it is the learning of pleasures, which is that of freedom, the other name for life, and which is my right and my name.

The goddess, that is to say all goddesses, said:
I created “no” for you, even before “yes,” “no” before, before, before everything.
I imagined it when things were still preparing to be things. I opened my thousand mouths, and in the void I said, whispered, shouted, sang: “no.”
And immediately afterwards, “yes” arose, sister word to the other word, twin stars.

The goddess said:
Primitive is your name and your barbaric rights—wild, wild.
I, your goddess, wild as my planet and my abyss, have given you the gift.
For barbaric is the name of freedom, which is life, which is my name, my right, your possibility.

The goddess said:
I came to sit and contemplate the creatures. I sat down. I said nothing. I watched each creature enter its procession. I look at the sky, the horizon, the earth. I look at the beasts, the living and the dead, and among them I look at you. I look at you—all those who live—and your countless legions of the dead, for your race is made up of the dead far more than the living.
I look at everything, everything, entirely. I look at the air and the water, the fire, the procession of atoms, and I examine the molecules.
I am the abyss, the abyss. I am there. I look: if you listen carefully, if you observe my dark abyss, you will see me and recognize me, I, burdened with all my creations, I, wild, unruly, I, the dark heart of your freedom.

They all said
I have made you convulse with miracles and prophecies.
I have given you my hair, my oracles, my savagery, so that your words, your actions, your history, so that I, that you, so that I, you may be entire, entire, freedom.



Sinzo Aanza
Born in 1990 in Goma, Democratic Republic of
the Congo.
Lives and works between Kinshasa and Zurich.

Congolese writer and visual artist, Sinzo Aanza develops a transdisciplinary practice that explores the radicality of fiction as a poetic, critical, and visual method. At the core of his work lies the concept of Ngwaki, inspired by an ancient dance of the Nande people, in which movement, speech, and rhythm compose a collective space of narration and renewal. Sinzo Aanza appropriates this principle to elaborate a practice in which texts, drawings, installations, and performances function as gestures within the same narrative architecture.

At the intersection of literature and the visual arts, his work examines the mechanisms through which societies, institutions, and individuals produce their founding narratives and regimes of truth. Drawing on writing, archives, documentary research, and poetic speculation, he constructs apparatus in which objects, images, and textual fragments become elements of a narrative field in transformation.

His installations draw as much from theatre as they do from critical thought, composing

His installations draw as much from theatre as they do from critical thought, composing environments in which images appear as traces of real or imagined events. Between document and legend, memory and speculation, official discourse and alternative fiction, the work stages the tensions that are held within the production of collective imaginaries.

His recent work has been presented in numerous exhibitions, including the 36th Ljubljana Biennale of Graphic Arts and at the Musée de l'Homme in Paris (2025), the PinchukArtCentre in Kyiv as part of the Future Generation Art Prize, and the Magasins Généraux in Paris (2024), Kunsthhaus Zürich (2023), the Cité de l'architecture et du patrimoine in Paris (2020), Museum Rietberg in Zurich, WIELS in Brussels, and the Lubumbashi Biennale (2019), the Rencontres de la photographie d'Arles (2018), as well as the Lyon Biennale (2017).